

Un Homme
dans la Mêlée Sociale

Louis BERTONI

(Pour son 70^{me} anniversaire)

QUELQUE PART EN SUISSE

Février 1942

La liberté d'opinion n'est nullement incompatible avec la défense la plus énergique de la Révolution, au contraire, elle y contribue en élargissant la base de la vie publique, en donnant à chacun la possibilité de se faire entendre et de se rendre utile.

Louis Bertoni.

Nous cherchons et chercherons toujours la coalition des coeurs et des consciences, car il est impossible de prévoir autrement l'avènement de la Justice sociale, que Michelet disait s'appeler de son nom de guerre la Révolution.

Louis Bertoni.

Hommage à Bertoni

C'est le 6 février 1942 que le camarade Louis Bertoni, vétéran des luttes ouvrières, a atteint ses 70 ans.

Ses amis ne pouvaient laisser passer cette date sans rendre à Louis Bertoni un témoignage de leur indéfectible affection. Ils ont pensé le faire en rappelant quelques traits de la pensée et de l'action de celui qu'ils considèrent comme leur guide dans la mêlée sociale contemporaine.

Cette publication se heurtait à de grosses difficultés. La plus grande était de faire accepter cette marque de sympathie par notre ami, que la modestie farouche rend réfractaire au moindre hommage, le plus mérité soit-il.

Nous demandons donc tout d'abord à notre ami Louis Bertoni de bien vouloir accepter cet humble témoignage de notre sincère affection, simple résultante des quelques qualités de coeur que son exemple a développées en nous.

Il nous fallait aussi considérer que nous vivons depuis 30 mois sous un régime de guerre. Dans une période où la liberté d'expression n'existe plus, il ne nous était pas possible d'exposer dans toute leur ampleur la vie, la pensée et l'action d'un homme comme Louis Bertoni, qui, pendant plus de 50 ans s'est entièrement consacré à la propagation de l'idéal et de la doctrine anarchistes.

Nous déplorons de ne pouvoir donner une édition italienne de cette brochure. Ce manque nous est particulièrement sensible. Sa seule justification est dans les conditions difficiles que nous avons dites.

Que chacun veuille donc bien excuser les lacunes de cette brochure; nous savons mieux que quiconque combien elle est insuffisante pour mettre à la place d'honneur l'homme intègre qu'est Louis Bertoni, l'homme que Diogène aurait enfin trouvé!

Les amis de Louis BERTONI.

l'Activité anarchiste

de Louis Bertoni

Notre ami Louis Bertoni a vu le jour le 6 février 1872 à Milan. Son père était tessinois, originaire de Lottigna et sa mère, lombarde. Sa jeunesse s'écoula surtout à Côme. La première éducation que reçut Bertoni était républicaine. Le père, dont les avatars avaient été nombreux à travers l'Europe convulsée d'après 1848, était marqué de la forte empreinte de Mazzini. Le milieu respire la légende de celui-ci, tout autant que celle de Garibaldi.

Nous trouvons L. Bertoni au Tessin, participant à la Révolution libérale de 1890. A ce moment, la possibilité d'une belle carrière dans le sillage des triomphateurs, s'offre à lui. La liquidation de l'ancien personnel a fait que de nombreux postes sont à « repourvoir ». Bertoni pourrait y prétendre. Des cousinages importants parmi les maîtres du jour lui assurent une chance spéciale. Mais il n'a que peu de goût pour le service de l'Etat. Il préfère son métier de typographe. Anticlérical farouche, il adresse occasionnellement des chroniques à une feuille satirique, la **Vespa** (la Guêpe), qui se publie à Genève. Cette collaboration, va décider de sa venue dans la Rome calviniste. Le rédacteur de la **Vespa** se trouve être en même temps le profe d'une imprimerie du Cours de Rive. Sachant Bertoni du métier, il lui propose un emploi dans l'atelier qu'il dirige.

Nous sommes en 1891. L'anarchisme requiert l'attention des foules. L. Bertoni, qui incline depuis quelque temps vers les idées libertaires, se retiendra encore quelques mois, avant de leur donner une adhésion sans réserve. Ironie de l'Histoire : c'est à Paolo Schicchi que se devront les dernières hésitations de Bertoni. Le vé-



R. Bentley

hément anarchiste sicilien rédigeait alors, à Genève, un pamphlet dont le seul titre était tout un programme : **Pensiero e Dinamite**. Une littérature horrifiante, dans laquelle l'appel au meurtre alternait avec la menace de la bombe, s'y étalait. Le sort voulait justement que le brûlot « schicchiste » fût composé dans l'imprimerie du Cours de Rivé. De par ses occupations, Bertoni avait la primeur de cette prose au fulmi-coton. Les outrances de Schicchi, si éloignées du ton qui sera le sien, n'étaient pas pour vaincre les raisons qu'il avait encore de ne pas adhérer aux idées qui furent ensuite celles de sa vie. Il en résultera un retard de six mois, avant que Bertoni fasse le pas définitif. Si l'on se réfère à la **Bibliographie de l'Anarchie** de Max Nettlau, qui mentionne deux numéros de **Pensiero e Dinamite**, parus à Genève, aux dates des 18 et 28 Juillet 1891, en même temps que deux numéros de la **Croce di Savoia** (autre feuille éditée par Schicchi) datés des 8 et 25 août 1891, on peut fixer au début de 1892, le ralliement de Bertoni aux idées d'émancipation sociale.

Vingt ans plus tard, Bertoni, devenu l'animateur du **Réveil**, aura de fréquents rapports avec Schicchi. Celui-ci ne lui écrira jamais qu'en lui donnant du « Cher archevêque » ! La formule aura pour intention de railler la chaude collaboration de Bertoni avec Malatesta; ce dernier étant qualifié de Pape, par Schicchi et ses disciples. Bertoni souriant, n'en témoignera pas moins une inaltérable bienveillance au fougueux Sicilien...

LA FONDATION DU « REVEIL » (7 Juillet 1900).

L'activité publique de Bertoni ne commencera qu'avec la fondation du **Réveil** (7 juillet 1900). Un **Almanach**, publié au début de la même année, et dont C. Frigerio était l'éditeur responsable, avait entraîné la première comparution de Bertoni devant la magistrature fédérale. Un illustre procureur du temps, Kronauer, s'était ému de plusieurs passages de l'**Almanach**, con-

sacré presque entièrement aux récents événements d'Italie (émeutes milanaises de 1898). Le désir d'être agréable à la monarchie transalpine, avait été pour beaucoup dans la poursuite engagée. Le procès devait aboutir à l'acquiescement des accusés. Le **Réveil** allait naître de cette affaire. Depuis le départ du **Révolté**, en 1885, pour Paris, une assez maigre propagande anarchiste s'était exercée tant à Genève que dans le reste du territoire helvétique. Le **Réveil** renouait le fil brisé.

Retracer la vie de Bertoni, à dater du 7 juillet 1900, c'est suivre le **Réveil** pas à pas. Sauf villégiatures de Bertoni à l'Evêché ou à Saint-Antoine, pendant lesquelles le journal passe à des mains intérimaires, les deux existences sont indivisibles.

Dans l'équipe initiale, on rencontrait des anciens de la Fédération Jurassienne comme Herzig, qui avait aussi compté parmi les premiers du **Révolté**. Le docteur Biolley, que les Genevois n'oublieront pas, et dont la fidélité à ses idées de jeunesse ne se démentira jamais, en était également. L'élément italien était représenté par Nino Samaja, Cavalazzi, d'autres encore. Les inculpés du procès de l'**Almanach**, étaient naturellement de l'entreprise. Parlant des débuts du **Réveil**, L. Bertoni célèbrera plus tard, dans une lettre à Cavalazzi, que Luigi Galleani cite dans « Figure e Figuri : « Les temps heureux où l'on pouvait trouver cinquante camarades capables de faire quelque chose et disposés, tous, à le faire ».

Dès le premier numéro, le journal eut la physionomie qu'on lui connaîtra jusqu'à son dernier jour. Bilingue toujours, il eut un certain temps une édition allemande (Quelques numéros en 1903 de **Der Weckruf**).

Le **Réveil** aura fait, grâce à sa formule franco-italienne, un travail considérable pour une meilleure connaissance réciproque entre les ouvriers des deux pays. C'est certainement par le truchement de Bertoni que beaucoup de textes de Malatesta et de Merlino ont été rendus accessibles au public de langue française. Dans

le sens inverse, la contribution n'est pas moindre. Les écrits de Bakounine, de Reclus, de Kropotkine, dont la première traduction italienne vint du rédacteur du **Réveil**, ne doivent pas non plus se compter.

L'AFFAIRE BRESCI.

Le journal en était à ses premiers balbutiements, que survenait la tragédie de Monza (29 juillet 1900). Bresci, venu de Paterson, tirait représailles sur la personne du roi Humbert Ier, de la répression sanguinaire que celui-ci avait ordonné, lors des troubles de 1898, à Milan. La Suisse, qui était encore tout haletante de l'émoi, où l'avait mise le meurtre de l'impératrice Elisabeth par Lucchini (10 septembre 1898), ne savait que faire pour démontrer son bon vouloir à la Maison de Savoie. Le coup du procès de l'**Almanach** avait raté. La tentative était à reprendre contre le **Réveil**. Plusieurs camarades, taxés d'une fallacieuse complicité avec Bresci, furent arrêtés et menacés d'être livrés à la justice royale. Ce fut là, l'occasion pour le **Réveil** d'une première et vigoureuse campagne pour le Droit d'asile. .

L'attitude du **Réveil** dans l'affaire Bresci, n'allait pas tarder à lui valoir des ennuis. Les représentants de Rome, fâchés que l'autorité helvétique n'eût pas la possibilité de s'en débarrasser par quelque procédure expéditive, étaient attentifs, plus que quiconque, à lui nuire. Un entrefilet anodin du **Risveglio** du 18 janvier 1902, dû à Cavalazzi, et relatif à des tripatouillages posthumes dans les papiers de Crispi, amenait une démarche à Berne du ministre de Victor-Emmanuel. Les représentations diplomatiques n'aboutissant pas suffisamment vite au gré de l'Italie, une rupture manquait résulter entre les deux Etats. Finalement, sur entremise allemande, les choses s'arrangeaient. Apparemment, le compromis intervenu, n'entraînait pas d'autre mesure que le remplacement du ministre Silvestrelli à Berne et du ministre Carlin à Rome. En vérité, le prix secret de l'arrangement était payé par la Suisse, et consistait dans un codi-

cille ajouté aux dispositions juridiques, déjà en vigueur, contre les anarchistes. Un projet dans ce sens était déposé, par le Conseil fédéral, dès le 15 décembre 1902. Un vote favorable entérinait l'adjonction liberticide seulement le 30 mars 1906, et L. Bertoni, dès le 25 novembre de la même année en éprouvait les rigueurs. Aussi bien, la nouvelle loi n'avait-elle été votée qu'à son intention, puisque le **Réveil** était alors, le **seul** organe anarchiste qui se publiât en Suisse!

C'était pour un article commémoratif sur Bressi que Bertoni était inculpé. Du « papier » incriminé (**29 Luglio, Il Risveglio** No 179, 28 juillet 1906), la justice estimait délictueux quelques passages.

Le procès jugé à Lausanne le 26 novembre 1906 valut à Bertoni une condamnation à un mois de prison. Le débat avait donné le prétexte à notre ami d'une magnifique déclaration sur le régicide, examiné du triple point de vue de l'historien, du juriste et du militant.

LA GREVE GENERALE DE 1902.

L'évocation de Bressi nous a contraint d'anticiper quelque peu. L'année 1902 avait vu les premières avanies sérieuses de Bertoni avec les autorités genevoises. Au mois d'octobre, une grève générale de solidarité avait été déclenchée, par solidarité avec les ouvriers des tramways, en difficulté avec la Compagnie. Le gouvernement affolé, avait mis la ville en état de siège. D'incessantes charges de cavaleries, balayaient les endroits où les manifestants risquaient de se masser. Au deuxième jour, Bertoni, tenu pour le pelé, le galeux, d'où venait tout le mal, était jeté à Saint-Antoine. Auparavant, il était molesté en bonne et due forme. Il comparaisait, en même temps que d'autres membres du Comité de grève, le 12 novembre 1902, prévenu d'avoir provoqué l'émeute, d'avoir excité ou provoqué à porter atteinte à la liberté du travail, à la force publique, etc... Tous ces chefs d'inculpation lui coûtaient un an de prison. Parallèlement, les tribunaux militaires sévissaient

contre les mobilisables qui n'avaient pas répondu à l'appel du gouvernement, pendant la grève. Au nombre des défailnants, se remarquait le socialiste Jean Sigg, plus tard grand bonze du réformisme genevois.

La grève de 1902 eut un profond retentissement. Il ne se produira plus de grèves de longues années, qu'on ne tâche d'y trouver, par quelque joint, la main de Bertoni.

LA REACTION CONTRE BERTONI.— SON EXPULSION (Janvier 1907)

Le **Journal de Genève** mènera d'acharnées campagnes pour obtenir l'éviction de Bertoni du canton de Genève. De longs mois, il s'évertuera à faire du rédacteur du **Réveil** un **gréviculteur** patenté. Arbitrairement, il mettra à son seul compte, outre la grève générale de 1902, la grève du Bâtiment de 1898, la grève des maçons, manoeuvres et terrassiers de 1903, celle des fondeurs en 1905 et 1906, plusieurs autres encore. La dévôte feuille ira jusqu'à dire : « A ceux qui parlent de la loyauté et de l'honnêteté de Bertoni, nous leur demanderons de chercher à faire le compte de ce que cette action a coûté à la collectivité genevoise, en charges pour l'Etat, en souffrances individuelles, en condamnations ou en expulsions des autres, en misères de toutes sortes ».

Les autres gazettes locales n'étaient guère plus tendres. Peut-être entrainait-il quelque ressentiment dans leur attitude à l'égard de Bertoni. Lors du procès de 1906, celui-ci avait pu s'étonner que l'apologie du régicide ne fût pas imputée à crime dans tous les cas? Il avait pu arguer du cas de la presse genevoise, exultant sans discrétion, à la nouvelle de l'assassinat à Belgrade, de la reine Draga et du roi Alexandre Obrenovitch. L'évènement avait été perpétré, pour que le chef de la dynastie rivale des Karageorgévitch, Pierre Ier, alors en exil à Genève, pût monter sur le trône. Le nouveau prétendant était un enfant chéri de la Haute-Banque des

bords du Léman. A peine intronisé, il marquait sa gratitude aux apologistes du crime de Belgrade, en leur donnant quelques emprunts à négocier !

Les efforts du **Journal de Genève** devaient aboutir. Le Département de Justice et de police, prenait en janvier 1907, un arrêté d'expulsion contre Bertoni. L'ukase lui était signifié, alors qu'il séjournait encore à Saint-Antoine, purgeant la condamnation prononcée contre lui, pour le panégyrique de Bresci. Immédiatement, il introduisit un recours au Conseil d'Etat. Il allait s'ensuivre une violente polémique, qui dépassa rapidement le cadre de l'opinion romande. On s'en mêla à l'extérieur. Il y eut des interventions d'Anatole France et de Francis Pressensé en faveur de Bertoni. Après force tracasseries, on se résigna finalement à laisser Bertoni au bénéfice d'une tolérance provisoire, qui dure encore. Bertoni a raconté dans une savoureuse brochure qui est un modèle de science juridique autant que d'humour, « **Leur Grève et la nôtre** », ses démêlés avec le Conseil d'Etat et les gens du **Journal de Genève**.

La haine de ceux-ci retrouvera une occasion de se manifester en 1909. Un soir que Bertoni collait de petits placards traitant d'un conflit de typographes avec la **Tribune de Genève**, un gendarme l'interpella avec la malpolitesse d'usage. Rudoyé, sachant par expérience ce qui l'attendait au poste voisin, Bertoni prit le parti de secouer l'étreinte du pandore. Dans l'effort qu'il fit pour se dégager, il causa quelques égratignures au représentant de la loi. Les jours suivants, le **Journal de Genève** inventait une histoire de coups de couteau qui menait une nouvelle fois Bertoni devant le tribunal, où il était acquitté.

Une nouvelle machination policière - la dernière jusqu'à la guerre de 1914, - sera encore tentée en 1912, contre Bertoni. L'initiative de la besogne reviendra à un diplomate italien, qui trouvera, en l'occurrence, toutes facilités auprès de l'autorité suisse. Dans le courant de l'été de 1912, Bertoni poursuivait une tournée de conférences en Suisse alémanique. Le 2 août, il était arrêté à Dieti-

kon, dans la banlieue de Zurich. Au cours d'un emprisonnement de six semaines, il aura grand mal à démêler la raison précise de cette nouvelle infortune. Un jour, on l'incriminera des propos tenus à Dietikon, pour lui reprocher une autre fois, un précédent exposé fait à Zurich, le 29 juillet. Un coin du voile se déchirera, quand, au mépris du droit des gens, Bertoni sera traîné au Consulat italien. Là, un personnage du nom de Grossardi, ayant rang de vice-consul, entreprendra d'établir que Bertoni avait provoqué au meurtre du roi d'Italie, dans la conférence du 29 juillet, à Zurich. Un juge d'instruction ira encore plus loin et insinuera que Bertoni avait également pour dessein d'exhorter à l'assassinat de Guillaume II, dont la présence était signalée dans le moment, pour les manoeuvres de l'armée suisse! Le scandale de cette nouvelle inculpation sera si évident, que Bertoni devra bientôt être libéré!

BERTONI ET LE SYNDICALISME.- LES POLEMIQUES DE 1914.

Bien qu'il n'ait jamais boudé l'action syndicale, on peut dire que Bertoni a tenu toujours à se montrer plus anarchiste que syndicaliste. Dans un temps d'« anarcho-syndicalisme » à outrance, le **Réveil** fut, parmi les premiers, à réagir.

Dans la controverse historique ouverte au Congrès d'Amsterdam, entre Monatte et Malatesta, sur le point d'intersection exact du syndicalisme et de l'anarchisme, Bertoni est du côté de Malatesta. C'est même une des très belles pages de l'histoire du **Réveil** que ses thèses aient fourni dans les années 1913-1914 le prétexte d'un nouveau débat sur le sujet. Le mouvement français montrait un intérêt particulier pour la question. La C. G. T. accusait depuis 1910 un net déclin. Elle était vidée du souffle authentiquement libertaire, dont l'avait animée les artisans de la première heure (Pelloutier, Pouget, Delesalle), réellement anarchistes ceux-là. La nouvelle génération (Jouhaux, Merrheim, Dumoulin) n'avait plus

le même allant. Il n'était guère que le petit groupe de la **Vie ouvrière** (Monatte-Rosmer) qui se leurrât sur la possibilité d'un renouveau. Bertoni fit le voyage de Paris, où il donna une conférence à la Bellevilloise (29 janvier 1914) restée fameuse. Notre ami contestait que la seule pratique syndicale fût suffisante pour former des révolutionnaires, vérité élémentaire qui soulevait des clameurs. Monatte rompaît force lances en faveur de «l'automatisme» syndical, avec le concours de James Guillaume. Bertoni et Malatesta donnaient la réplique de l'autre bord. Kropotkine, dans des lettres personnelles à Bertoni, déclarait son accord avec ces derniers. James Guillaume pour justifier ses amis de la **Vie ouvrière** s'autorisait de l'exemple de Bakounine. A quoi, Malatesta répondait très justement que Bakounine attendait si peu du seul dynamisme de l'Internationale des travailleurs, qu'il était resté constamment fidèle au système de la double organisation.

L'affaire De Ambris (Syndicaliste **antiparlementaire**, récemment élu député, et sur la personnalité duquel Bertoni devait se montrer bon prophète), surgie à la traverse, vint aigrir le débat. Sur le désir exprimé par Kropotkine, qui n'aimait pas qu'on se déchirât entre proches parents d'idées, Bertoni, le «sectaire» tant réputé, accepta d'y mettre un terme. L'essentiel de l'enseignement bertonien sur le syndicalisme nous paraît rejoindre cette proposition de Malatesta (**Les anarchistes et les syndicats, Réveil** 1er Nov. 1913) : « Nous ne saurions être syndicalistes si, par syndicalisme, on veut entendre une doctrine qui voit dans le seul fait du syndicat ouvrier une vertu spéciale devant automatiquement et je dirai presque à l'insu de la volonté consciente des ouvriers syndiqués, conduire à l'affranchissement du joug capitaliste et à la constitution d'une société nouvelle. Nous ne croyons pas en cette vertu rénovatrice propre au syndicat, et les faits ne nous inclinent pas à y croire... »

PENDANT LA GUERRE DE 1914-1918.

Le **Réveil** sut, durant cette tourmente, à l'encontre de tant d'organes similaires, déboussolés au premier choc, maintenir une ligne nette. L. Bertoni eut pourtant à souffrir dans ses affections les plus chères. Il lui fallut se séparer de Kropotkine auquel le liait un commerce intellectuel et moral, établi depuis de longues années, et que de récents contacts avaient encore accru. On sait que c'est à l'instigation de Bertoni que plusieurs des ouvrages du célèbre doctrinaire anarchiste, dont les **Paroles d'un Révolté**, et la **Grande Révolution**, ont été traduits en italien. Kropotkine avait même écrit pour cette édition des **Paroles d'un Révolté** une préface qui fait date dans l'évolution de sa pensée. D'autres amitiés, qui accompagnaient Bertoni depuis les débuts du **Réveil**, comme celle de Wintsch, allaient aussi lui faire défaut. Eh bien, malgré ces misères sentimentales, qui sont d'un bien plus grand prix qu'on n'imagine, pour un homme comme Bertoni, il allait continuer vaillamment son chemin.

La collection du **Réveil** des années 1914-1918 offre un matériel unique pour l'histoire du mouvement ouvrier durant la guerre mondiale. Il fut alors le seul organe anarchiste à paraître sans intermittence. C'est grâce à lui que les premiers textes de Malatesta contre la guerre, furent connus sur le continent. Bertoni, dans une réplique à Jean Grave, sombré des tout premiers dans le courant impérialiste et chauvin, écrivit ces lignes, qu'on ne saurait trop méditer aujourd'hui encore : « **Nous sommes anarchistes non pas dans la mesure où nous nous adaptons au milieu, mais dans celle où nous savons lui résister et nous en affranchir. Laissons aux social-démocrates de justifier continuellement par les anciennes, les nouvelles concessions, compromissions et contradictions. Nous demandons, au contraire à l'individu d'avoir le plus souvent possible la force de se ressaisir. Ce n'est d'ailleurs pas en se laissant envoyer à la boucherie qu'on domine les évènements, on en devient ainsi plus que**

jamais le jouet. Nous ne sommes et n'avons jamais été neutres. Ce mot nous répugne plus qu'à tout autre. Nous sommes au contraire les ennemis de tous les étatismes, de tous les militarismes, de tous les impérialismes. C'est pour cela qu'il ne nous est pas permis de confondre, ne fût-ce que momentanément, notre cause avec l'un d'entre eux... »

Le procès des "bombes,, de Zürich

L'affaire des « bombes de Zurich » en 1918-1919 allait démontrer que Bertoni n'était pas un « neutre », et qu'il avait essayé de mettre à profit les événements dans le sens de la Révolution sociale.

Quand on évoque cette affaire, on pense au mot de George Sand : « La vie ressemble plus au roman que le roman à la vie » ! Elle offre, comme un raccourci symbolique de toutes les intrigues qui se tramèrent en Suisse, durant l'autre guerre. Des figures étranges s'y profilent, et on a souvent l'impression que la vérité ne pouvait y être faite, à raison des complications internationales que cela eût risqué d'entraîner.

Le dessein des autorités judiciaires en montant ce procès à grand spectacle semble avoir été de présenter un certain nombre de révolutionnaires italiens, comme ayant des attaches avec les services de propagande des Empires centraux, et par là, de les discréditer. Bertoni était accusé d'avoir favorisé, de ses deniers, la constitution d'un matériel terroriste (explosifs, grenades, brownings) appelé à servir, pour le cas d'un mouvement révolutionnaire en Italie. D'autre part, on relevait contre lui, des conciliabules suspects avec deux nationalistes hindous, réputés anarchistes pour la circonstance, et dont l'un, au moins, Hafis, était un agent avéré de l'Etat-major allemand. Les deux hommes lui avaient rendu visite dans le courant de 1915, lui promettant une subvention de Frs. 100.000 pour le **Réveil**, s'il consentait à les appuyer dans leur action (projet de soulèvement dans les colo-

nies anglaises, introduction clandestine de littérature en France etc...). Ils étaient partis, laissant 100 Frs. sur la table, que Bertoni, avec sa minutie ordinaire, avait fait figurer à la souscription du journal, avec une mention de ce genre : Deux camarades hindous : 100. Dès leur départ, il avait écrit à Malatesta, du nom duquel les visiteurs s'étaient plus ou moins autorisés, pour lui dire sa suspicion à leur égard. Cette lettre ramenée plus tard de Londres, par Frigerio, projettera un jour utile sur l'instruction du procès.

L'affaire avait été mise au jour, par la découverte dans la Limmat, en avril 1918, d'un certain nombre de grenades. Des indices avaient permis de remonter jusqu'aux dépositaires antérieurs de ce matériel, des anarchistes italiens ou prétendus tels. En suite de ces événements, Bertoni était arrêté en mai 1918. Il devait rester cinq mois au secret, livré à la fantaisie sadique du juge d'instruction Heussler, qui se comportait à l'endroit des prévenus, en véritable tortionnaire. Deux des inculpés, dont un camarade de Zurich, Cavadini, devaient se donner la mort, au cours de l'enquête.

LE DUEL SOLDATI - BERTONI.

Le procès vint en juin 1919 devant le tribunal fédéral siégeant à Zurich. Le célèbre Soldati, une vieille « relation » judiciaire de Bertoni, (leur premier contact remontait au procès de **l'Almanach** en 1900, et avait été suivi d'un second en 1906, lors de l'apologie de Bresci), menait le débat.

Un amalgame savant réunissait 28 accusés, qui eussent réclamé plusieurs procès distincts. L'ombre d'Azew, comme le dira Bertoni, planait sur le débat. Nous ne saurions mieux faire pour donner le ton adopté par Bertoni dans sa défense que de rapporter cet échange de répliques entre lui et Soldati. (**Tribune de Genève** du 5 juin 1919) :

— « Vous êtes connu depuis longtemps comme le père spirituel de l'anarchie en Suisse. Les anarchistes ont la

tâche d'accumuler des armes et des munitions en vue du grand soir, n'est-ce pas? »

— « Vous faites erreur, M. le Président, nous savons où sont les arsenaux, les poudrières, les dépôts admirablement organisés par le gouvernement ».

— « Hier, votre ami N. a déclaré que vous étiez incapable de mentir. C'est possible dans votre vie privée, mais votre conception morale ne vous oblige-t-elle pas à cacher la vérité aux organes constitués par la société actuelle »?

— « Il y a pour moi une chose sacrée, la parole donnée et la foi jurée ».

— « Donc, si vous avez promis de ne pas faillir, vous ne faillirez jamais, même en altérant la vérité ».

— « Le plus beau monument de la Suisse est le lion de Lucerne, il a été élevé non pas à des hommes, mais à la foi jurée qui n'a jamais failli ».

— « Supposons que vous soyez mêlé à un complot, que des armes aient été accumulées, que vous soyez engagé vis-à-vis de vos amis, diriez-vous ce qui s'est passé »?

— « Jamais »!

— « Il résulte du dossier que vous avez donné à vos camarades l'instruction de ne jamais rien révéler à la Justice ».

A-t-on vu jamais, dans aucun prétoire du monde, un homme en posture d'accusé, avoir une attitude plus noble que celle-là !

Bertoni devait sortir de cette affaire, grandi dans l'estime des siens et dans celle des adversaires.

Les magnifiques réponses transcrites ci-dessus, au juge fédéral, nous assignent aujourd'hui encore les limites exactes dans lesquelles nous devons aborder la question des bombes de Zurich. Le dernier mot de cette histoire c'est à Bertoni qu'il appartient de le dire, s'il le juge utile!

LES CONGRES DE ST. - IMIER ET DE BIENNE (1922).

Parmi les initiatives de Bertoni, dans l'après-guerre, nous évoquerons encore le Congrès qu'il convoqua à Saint-Imier en 1922, à l'occasion du cinquantenaire de la reconstitution de la branche bakouniste de l'Internationale. La présence d'un certain nombre de camarades étrangers, permit l'organisation d'une assemblée anarchiste internationale, tenue à Bienne le 16 septembre. Une fois de plus, la question des rapports du syndicalisme et de l'anarchisme, fut débattue. Ce fut le malheureux Colomer qui s'érigea cette fois en donneur de leçons. Celui-ci eut le front de déclarer dans le **Libertaire**, que les thèses défendues par Malatesta et Bertoni l'avaient ému, sinon indigné!

L'année suivante, Bertoni était arrêté à Paris et expulsé de France, comme il se rendait à un Congrès anarchiste international, prévu dans la capitale française.

Les épisodes plus récents de l'activité de Bertoni, sont frais dans les mémoires. Quelques-uns sont évoqués dans les pages qui suivent, par des camarades qui les vécurent à ses côtés.

Au sommet de la septantaine, Bertoni pourrait montrer quelque satisfaction du chemin parcouru. Les étapes fournies ont été belles, depuis le 7 juillet 1900.

Il n'est bientôt plus de pionniers anarchistes de la première heure. Chaque année qui passe, les vides s'accroissent. C'étaient hier encore, Jacques Mesnil et Paul Reclus, qui s'en allaient. Bertoni reste avec Sébastien Faure, dont nous ne savons plus rien depuis de longs mois, la dernière grande figure anarchiste européenne. Nous sommes sûrs qu'il nous donnera encore beaucoup, et que la prochaine décennie qu'il gravira d'un pas allègre, lui apportera la réalisation de quelques-uns des espoirs qu'il caresse depuis toujours.

L'Homme dans la lutte

BERTONI, MILITANT OUVRIER.

Depuis presque toujours, Louis Bertoni est syndiqué. En sa qualité de typographe, il cumule 56 années de sociétariat dans les divers syndicats de son métier.

Sa première action directe syndicale date du temps de la première année de son apprentissage. Il était âgé de 14 ans. Son patron voulut lui faire effectuer des heures supplémentaires. L'apprenti Louis Bertoni refusa catégoriquement. Le patron le congédia séance tenante, et après maintes réclamations fit le certificat suivant : « ... s'est refusé effrontément à faire une heure supplémentaire, malgré la promesse d'une indemnisation ».

Louis Bertoni a conservé soigneusement ce « diplôme » de maturité syndicale.

Cet effronté apprenti devint cependant un excellent ouvrier. Récemment encore, un chroniqueur de la « Tribune de Genève » rappelait incidemment et élogieusement le temps où « l'anarchiste travaillait à la confection du dit journal ».

Après sa participation à la révolution libérale tessinoise du 11 septembre 1890, Louis Bertoni s'installa à Genève.

Typo consciencieux, ouvrier plein de dignité, il participa activement au mouvement syndicaliste.

En sa qualité de propagandiste de l'idéal d'émancipation des travailleurs, il anima toutes les grandes grèves d'avant la dernière guerre : La grève du Bâtiment de 1898, la grève des tramways transformée en grève générale en 1902, la grève des Maçons et Terrassiers de 1903, les grèves des fondeurs de 1905 et 1906, la grève des chocolatiers de Suisse romande en 1907, la grève des typos de 1909.

« ENTREPRENEUR DE GREVES ».

tel était le vocable qu'employait la réaction de l'époque pour désigner Louis Bertoni. C'était là une exagération manifeste qui était, dans le moment, monnaie courante pour discréditer le mouvement ouvrier.

En fait, Louis Bertoni travaillait régulièrement pour un patron. Les syndiqués l'avaient placé au poste de secrétaire non-rétribué de l'Union ouvrière. Et ce secrétaire se donnait simplement corps et âme aux organisations syndicales. Par souci de probité à l'égard de ceux qui devaient subir les sacrifices d'une grève, il s'abstenait d'influencer les décisions des intéressés, et il appartenait aux ouvriers eux-mêmes de former leurs délégations pour des pourparlers.

Parfois, Louis Bertoni n'était pas d'accord avec les décisions prises, qui engageaient une profession dans une grève; mais toujours, et surtout lorsque l'échec se dessinait, il restait à son poste pour ranimer les énergies et stimuler les défaillants.

Nous avons eu l'occasion de voir un livre de comptes indiquant que pendant de longues années après la terrible grève du bâtiment de 1903, Louis Bertoni versa régulièrement des acomptes, pris sur ses propres deniers, pour éteindre la dette qu'il avait contractée chez son boulanger qui avait fourni le pain aux grévistes.

LOURDE POPULARITE.

« C'est l'époque qui crée une popularité, et surtout les adversaires », remarquait un jour Louis Bertoni, au cours d'une conversation à bâtons rompus... Et cette popularité est toujours déformante parce que les gens vous représentent sous un aspect irréal; ils attendent de vous ce que vous ne pouvez leur donner, parce que l'objet de leur désir devrait être conquis par eux-mêmes.

La popularité du pionnier du mouvement ouvrier à Genève et en Suisse romande a été chèrement payée par de nombreux mois de prison qui totalisent quelques années.

LES GREVES POUR DEUX CENTIMES.

Les grèves ont toujours laissé une douloureuse impression à Bertoni. C'est avec une invincible rancœur contre les égoïstes tenants du capital que l'animateur du mouvement d'émancipation ouvrière participait aux grèves.

C'est parce qu'il se rendait compte du cercle vicieux dans lequel se mouvaient le renchérissement de la vie et les revendications ouvrières, que Bertoni considérait le syndicalisme comme insuffisant.

Cette considération partait de son expérience de la grève des maçons et terrassiers, décidée le 12 juillet 1903. Les salaires demandés étaient de 40 cts. pour les manoeuvres, 42 cts. pour les terrassiers et 55 cts. pour les maçons, soit pour chacun 2 cts. d'augmentation, fixés dans un contrat collectif.

Les patrons refusèrent l'humble augmentation sollicitée. Que fallait-il faire? Ce fut la grève. Elle dura du 20 juillet au 30 septembre. Les ouvriers firent d'héroïques efforts. Ils durent céder sous les pressions de la police et de la faim, bien que des distributions de soupe et de pain eussent été organisées. Le patronat abusa de sa victoire. Le mécontentement était tel que le 13 novembre de la même année, les ouvriers abandonnèrent à nouveau les outils.

Aujourd'hui, l'organisation professionnelle et le contrat collectif sont admis, surtout à Genève. Peu, parmi leurs promoteurs actuels semblent vouloir se souvenir des luttes et des répressions supportées par les travailleurs, et par un Bertoni en particulier. Mais celui-ci, sûr de ses expériences, continue à rappeler que pour résoudre la question sociale, il faudra encore aller bien au-delà du contrat collectif, pour que les biens, matériels et moraux, soient assurés à chaque individu.

Déjà lors de sa comparution devant la Cour pénale fédérale, le 27 novembre 1906, Louis Bertoni terminait ainsi sa défense, qui avait duré plusieurs heures :

« Ouvrier, j'ai défendu les intérêts de ma classe, j'ai

défendu la cause du travail qui est celle de la justice, dans une lutte inégale où je savais d'avance être vaincu. Mais nous ne regrettons même pas nos défaites. C'est un besoin profond de mon être que la propagande et l'action pour mes idées. A la tâche immense de l'émancipation commune, je veux donner de moi-même tout ce que je pourrai donner, pour la joie profonde de vivre d'une vie plus large, plus intense, plus puissante, pour tous ».

FEDERALISME CONTRE CENTRALISME.

Conjointement à l'action pour conquérir plus de droits et de bien-être en faveur des travailleurs, Louis Bertonni menait au sein même du mouvement ouvrier une rude bataille doctrinale.

On était à l'époque de la splendeur de la social-démocratie allemande qui écrasait le mouvement ouvrier international de sa suffisance et de ses colossales organisations centralisées.

Avec une rare perspicacité, le militant proud'honnien dénonçait tenacement les dangers de la centralisation dans tous les domaines, et surtout dans celui des syndicats.

Au centralisme châtreur d'énergie, étouffeur d'initiative, il opposait la conception du fédéralisme partant de l'individu créateur, se groupant librement au sein des syndicats de métier, dont la réunion forme la Commune, cellule vivante de la région.

Le centralisme outrancier a triomphé, nous en voyons les résultats, mais... le fédéralisme n'est-il pas l'espoir de demain?

LETTRES DE PRISON.

En vertu d'une lettre du ministère fédéral, Louis Bertonni fut arrêté le 2 août 1906, comme étant l'auteur de l'article « 29 Luglio », paru dans le « Réveil », en anniversaire de l'acte de Bressi contre le roi d'Italie.

Il écrit à Georges Herzig, son remplaçant à la rédaction du journal :

« L'accueil à St.-Antoine a été charmant, comme il l'est toujours pour les vieilles connaissances. Mon passage aux violons ayant rendu nécessaire la désinfection de mes vêtements, je suis déjà déguisé en détenu. La machine judiciaire est quelque chose de bien répugnant dans tous ses moindres détails, mais par contre quelles braves personnes que les magistrats. Ces gens de bien sont vraiment supérieurs à cette honnêteté vulgaire, à ces scrupules qui guident notre misérable existence ».

D'une autre lettre :

« M. Kronauer (le procureur de la Confédération) me paraissait hier vouloir établir qu'il y a préméditation de ma part.

Apologie du crime avec préméditation ! Dommage que l'heureux temps soit passé où la Suisse envoyait ses condamnés sur les galères du roi de France ! Mon crime mériterait vraiment un pareil châtement ! Chez quelques-uns de nos maîtres, l'hypocrisie est devenue une seconde nature, à tel point qu'ils n'en ont pas conscience. Parler d'apologie du crime dans un monde comme le nôtre et avec la bonne presse que nous avons ! Non, c'est plus qu'absurde, c'est fou.

« .. J'ai appris que A. Graber a été condamné à 6 mois de prison et 5 années de privation des droits civiques (pour refus de service militaire.) N'oublie pas d'en parler dans le « Réveil ». Dans son milieu on commet assez de saletés, pour que tout acte vraiment socialiste soit soigneusement signalé par nous ».

Toujours de la même série :

... Mon frère est arrivé et a été autorisé à me voir. Il repart demain matin pour Londres. Il est quelque peu étonné des moeurs de la libre Helvétie, qui le révoltent quelque peu aussi. Il n'est pas prêt à excuser toujours les abus de pouvoir qui se commettent chez nous.

... la vie en cellule est dégradante. J'espère qu'il viendra un jour où les prisons apparaîtront comme quelque chose de monstrueux, mais pour le moment mon sort est de les habiter.

... Je recommande vivement à mon remplaçant au journal de mettre au panier les correspondances sur les questions personnelles, car elles sont toujours nombreuses.

... Je suis bien obligé de prendre patience... seulement quel dégoût pour la justice légale et pour ses collaborateurs.

Le 7 août 1906 Louis Bertoni écrit encore de St.-Antoine :

«... J'attends toujours le juge d'instruction, qui naturellement n'a aucune raison d'être pressé et d'interrompre ses vacances. Le secret, l'odieux et stupide secret sera maintenu contre moi jusqu'à la fin de l'instruction. Heureusement j'ai toujours été habitué à la solitude, dont je me garderai bien néanmoins de faire l'apologie... il faudra que mon frère envoie désormais à ma mère l'argent que je ne peux plus lui envoyer. Cette fois-ci ma détention sera beaucoup plus longue et je crains que ma mère épouvantée inutilement ne vienne à Genève. Or, c'est toujours très pénible de voir des femmes en larmes, et c'est le spectacle que je redoute le plus ».

LOUIS BERTONI ET LA FAMILLE.

La vie d'un militant ouvrier et au surplus révolutionnaire est souvent trop mouvementée pour que le conjugal soit supportable, surtout pour la compagne.

Cet axiome vaut en particulier pour Louis Bertoni, qui l'a compris assez tôt pour rester célibataire.

Qui parlera un jour du drame des militants dont l'activité désaxe toute la vie familiale?

Qu'on s'imagine la vie de Bertoni. Le jour passé devant sa casse de typographe, le soir, les réunions ou la rédaction d'articles, tous les samedis et les dimanches courir

la Suisse en tous sens, pour donner, en langues française et italienne, deux à cinq conférences par semaine.

Ce rythme de travail a duré au moins pendant une quarantaine d'années. Le tout entrecoupé d'une série de procès rendus retentissants par des auto-défenses qui sont toujours des chefs-d'oeuvre de droit et de bon sens social.

Et pourtant Bertoni est un homme de famille par le coeur et par son goût sédentaire.

Il eut le bonheur d'être accepté dans une famille d'adoption, dont il a partagé les joies et les peines qui peuvent être celles d'une famille ouvrière de quatre enfants.

On a déjà dit combien Louis Bertoni était attentif envers sa mère, pour laquelle il avait une profonde vénération et une grande admiration. Il appréciait tout particulièrement sa manie de l'ordre et de la propreté.

Mais plus que par sentiment et par goût, Louis Bertoni a intégré la famille dans sa doctrine de vie. A cet égard, il aime s'en référer aux idées de Malatesta, selon lesquelles la famille est vraiment la cellule initiale de toute vie sociale basée sur l'entraide et la solidarité. N'est-ce pas de l'exemple de la famille que le socialisme s'inspire, lorsqu'il parle de la fraternité entre les hommes?

Et c'est précisément parce que Louis Bertoni accorde tant de mérite à la famille, qu'il a puisé en lui tant de force pour lutter contre l'égoïsme des possédants dont les actes de lucre dressent les hommes les uns contre les autres et vouent la famille à la misère et à la désagrégation.

LOUIS BERTONI EN ITALIE.

Bien qu'issu d'une ancienne famille tessinoise, c'est à Milan que naquit Louis Bertoni. Sa mère vécut longtemps à Côme. De Genève, son fils allait chaque année l'embrasser et passer quelques heures auprès d'elle. Mais... il en profitait aussi pour faire des conférences

dans les villages de Lombardie, où il était particulièrement bien accueilli.

Les choses italiennes ont toujours préoccupé beaucoup Bertoni. Peut-être n'est-il pas de meilleur connaisseur des affaires de la péninsule que lui.

La communauté intellectuelle qui l'unit, pendant 30 ans, à Malatesta, est une des grandes satisfactions de sa vie. Tous savent, avec quelles mains pieuses, il a élevé un monument qui ne périra pas à la mémoire du grand révolutionnaire italien, je veux parler de la magnifique édition des **Scritti vari**.

En 1914, il se rendit à Milan, où il participa à des conférences contre l'interventionnisme. Puis pendant la grande guerre il s'abstint d'aller en Italie.

Cependant, E. Malatesta étant rentré d'Angleterre en Italie le 24 décembre 1919, Louis Bertoni s'en fut lui rendre visite à Pâques 1920 et il resta 6 jours à Milan.

Depuis le 27 février 1920, Malatesta dirigeait le quotidien anarchiste « Umanità-Nova », qu'il avait fondé.

Mais le vieux Napolitain enrageait dans la capitale lombarde. Ce n'était pas son « climat ». Au surplus, son tempérament insurrectionnel s'accommodait mal des besoins imposés par un journal quotidien, d'autant plus qu'il était appelé de toutes les provinces et villes du pays, pour des actions positives que seul il aurait pu mener à bien.

C'est alors que Malatesta voulut confier la direction d'« Umanità-Nova » à Louis Bertoni. Mais celui-ci refusa, considérant que sa place était en Suisse pour continuer l'oeuvre qu'il avait poursuivie pendant 30 ans.

Quelques années plus tard, les treillis métalliques hauts de trois mètres sillonnaient la frontière italo-suisse, et le lourd portail barrant la route, à Chiasso, ne laissa plus passer Louis Bertoni.

Bertoni et la Révolution espagnole

— Mon cher Louis, les compagnons du groupe des Italiens de CNT.—F.A.I. auraient beaucoup de joie à te revoir.

— Bien. Je t'accompagnerai à ton prochain voyage.

Quelques jours plus tard, le milicien polyglotte de Port-Bou s'exclame, en lisant le nom de Louis Bertoni sur notre « coupe-file » : Ah! vous allez à Barcelone participer au Meeting de Solidarité internationale.

Tiens, une belle occasion. « In petto » nous décidons que notre vieux camarade apportera la voix de sa conviction aux travailleurs catalans.

Il faut faire vite. Le temps presse. Il y a encore 160 km. de route à parcourir, dont une partie en montagne.

Lucien Tronchet appuie sur l'accélérateur.

Enfin la grand'route aux virages inclinés. La Ford « tape » régulièrement du 100 km. à l'heure. C'est le début de l'après-midi. La chaleur est torride. Tout à coup, une explosion suivie d'une épaisse vapeur... Panne. C'est le tuyau de caoutchouc du radiateur qui est cuit. Notre conducteur siffloie; signe chez lui que ça va mal. Un paysan se dérange pour nous aider et s'offusque que nous puissions lui proposer un dédommagement. Digne peuple!

Espérons que le « manana » espagnol sera aussi long que le « quart d'heure » vaudois du retard.

LE MEETING INTERNATIONAL.

Barcelone! Première barricade. Embouteillage, on est pressé! On se faufile, on « brûle » la corde!

Coup de sifflet strident. Le rétroviseur fait entrevoir l'épaule des fusils par les factionnaires. Pas de blague! Marche arrière. Chi va piano... Excuses. Présentation de la « documentation ». C'est Bertoni de Suiza. Viva Bertoni, et... l'on passe.

Tout le peuple de Barcelone se presse à l'intérieur et aux alentours de l'Olympia.

Des haut-parleurs partout.

Il faut se frayer un passage dans cette mer humaine, Bertoni, conduit par la main, ne sait où on le mène. S'il savait, il ne marcherait plus! Enfin c'est le podium.

Sébastien Faure tient sous le charme de sa voix musicale cette multitude espagnole chez qui le sens de la mélodie est inné.

Federica Montseny, ministre de la Santé publique, reconnaît et embrasse Louis Bertoni, qu'elle désignera quelques instants plus tard comme « l'un des représentants les plus qualifiés du mouvement anarchiste international, descendant direct de la Fédération jurassienne fondée par Michel Bakounine ».

Et c'est l'ovation formidable et inoubliable de dizaines de milliers de personnes qui ponctuera la sublime péroraison du tenace vétéran des luttes révolutionnaires : Louis Bertoni.

AU CONSEIL DE LA DEFENSE.

Le même jour, fort avant dans la nuit, à la Capitania de Barcelone, Louis Bertoni devise paisiblement avec son ancien camarade D. A. Santillan, désigné Conseiller général du Ravitaillement pour la Catalogne.

Cette heure insolite a été choisie par Santillan parce que c'est à peu près le seul moment où il lui est possible d'être tranquille.

Le silence est lourd dans cet édifice qui a connu la haute lutte dont les parois et les meubles portent encore les traces.

Tout à coup un dernier appel du téléphone retentit. C'est le bon Durrutti qui enrage de ne pas recevoir les munitions qui lui permettraient de pousser jusqu'à Saragosse. Calmement, Santillan répond qu'il est dans l'impossibilité de faire mieux.

Tout le drame est là. Santillan et Bertoni, d'une même analyse le comprennent. Malgré l'héroïsme et la volonté d'un peuple pour conquérir sa libération, ce peuple sera tôt ou tard vaincu par la coalition capitaliste enrayant la fourniture des armes.

DEVANT HUESCA.

Le but de Bertoni est de rencontrer les hommes de la colonne italienne qui le réclament. Les laissez-passer pour la zone du front sont prêts.

A la nuit tombante, l'étape est franchie. C'est le « Castillo », un peu à l'arrière des lignes de feu.

Quelle surprise, quel accueil, parmi ces rudes combattants, heureux de reprendre leur revanche après les persécutions subies. Vite le « rata » de mouton et de haricots est amélioré. Avec quelle touchante attention filiale la couche de « l'amico Luigi » sera aménagée!

Tard dans la nuit la discussion s'écoulera sereinement, le chapelet de souvenirs des uns alternant avec les narrations des autres.

Dehors la nuit est sombre et fraîche. Au loin la fusillade crépite. C'est l'attaque de la gare et de l'Asile des Fous d'Huesca qui est amorcée, et n'aboutira pas.

A l'aube, après un bref conciliabule, les jeunes de l'équipe s'entendent pour se rendre sur la ligne avec les camions de ravitaillement, tandis que « Luigi » restera au « Castillo », en attendant la relève qui ramènera les camarades.

Mais, dès le « Monte Pelato », une voiture de commandement dépasse la file des camions. Louis Bertoni s'est débrouillé sans les jeunes « lâcheurs » pour aller embrasser ses fidèles compagnons de lutte.

Et tout au long de la tranchée, c'est un accueil indescriptible et une joie débordante.

Bientôt un avion ennemi volant bas viendra interrompre cet enthousiasme délirant.

Les mitrailleuses claquent. Comme un vieux grognard, Bertoni se couche à l'ombre d'un olivier, puis en quelques sauts il trouve un abri dans la grotte du dépôt de... grenades à main. Quelques instants plus tard, c'est la « casa bianca » qui sera sérieusement pilonnée et qu'il vaudra mieux évacuer. Le cimetière, dont les murs blancs sont encore éclaboussés à l'extérieur du

sang des paysans républicains fusillés en série, prendra à nouveau sa part d'obus.

Mais les hommes du groupe des Italiens de la colonne C.N.T. - F.A.I. sont heureux. Jusqu'à la fin de leurs vicissitudes, ils se souviendront avec réconfort de la crânerie tranquille de leur vieux compagnon : Louis Bertoni.

Le 40^{me} anniversaire du "Réveil - Risveglio,"

En 1900, Louis BERTONI décida de lancer le journal. Le camarade Jacques GROSS (alias Jeanquimarche, pour les souscriptions) dit à l'initiateur :

« Tiens, voici 50 francs, c'est ma souscription pour dix numéros, si ta feuille vit jusque là ».

A cette boutade, Bertoni répondit :

« Je ferai, non pas dix, mais mille numéros ».

Cette fois encore, il avait espéré juste.

A la date du 29 juin 1940, le « Réveil-Risveglio » publiait son 1050^{ème} numéro. Timidement L. B. marque cet évènement du 40^{ème} anniversaire de son « enfant ». Il constate : « Le monde qui s'effondre sous les coups d'une barbarie renouvelée n'était certe pas celui de nos rêves, mais sa ruine n'épargne personne.

« Il nous reste quand même à faire oeuvre de sauvetage de tout ce qui est humain, profondément humain ».

Dans les pays des deux Amériques et en Angleterre la presse d'avant-garde étant encore libre, elle publia de nombreux articles en anglais, italien et espagnol, pour commémorer la constance du dernier journal libertaire en Europe.

LA PRESSE ANARCHISTE ET LE 40^{ème} ANNIVERSAIRE DU « REVEIL ».

Signalons en particulier l'article que donnait **IL MARTELLO** de New-York, sous la signature D.L., dans son numéro du 14 juillet 1940 :

« ... En ce quarantième anniversaire du **Réveil**, comment passer sous silence tout ce que le journal doit à Bertoni. Nécessairement, nous ne pouvons moins faire que de parler de cet homme, bien que nous sachions que notre éloge, impartial et véridique, ne lui sera d'aucun plaisir. En dépit d'une amitié, vieille déjà de beaucoup d'années, nous courrons le risque de lui être désagréable. Nous dirons la vérité, sans puérole adulation, pour le seul amour des idées qui nous sont communes.

« Comment le **Réveil** a-t-il pu résister à toutes les tempêtes, à toutes les embûches et à tous les coups des ennemis et de la réaction? Parce qu'il avait à la barre un homme d'une rare qualité intellectuelle et morale, d'une volonté dont on rencontre difficilement l'égale. Certes, le **Réveil** doit beaucoup au mouvement international, qui lui a toujours accordé aide et solidarité, mais il serait vain de ne pas reconnaître qu'il est d'abord et surtout l'oeuvre d'un homme qui s'est donné à la propagande de tout son coeur et de toute son intelligence.

« Simple dans ses rapports avec les amis et les familiers, modeste jusqu'à l'exagération, il n'est rien qui le heurte autant, qui le mette plus volontiers hors de soi, que le « bluff » et le charlatanisme. Il a une horreur profonde pour le jésuitisme des gens à double fond, pour le fanfaronisme vide et déclamatoire des arrivistes qui visent surtout aux prébendes, et aux sinécures.

« Il a toujours fui le « tam-tam » et la réclame, se défiant des violences verbales, appréciant à leur juste valeur les « Pères Zappata » qui prêchent bien, mais qui dans la pratique sont la preuve vivante du confusionnisme et de l'indigence intellectuelle la plus complète. Pour

Bertoni, les vraies valeurs sont dans l'exemple, la droiture et le respect de la morale anarchiste.

« Récemment A. Lorulot pouvait dans **l'Idée libre** formuler ce jugement, auquel nous souscrivons bien volontiers : « **Je n'ai jamais connu un militant plus droit et aussi profondément convaincu de ses idées que Louis Bertoni** ».

« A vrai dire, qui pourrait se flatter d'avoir autant travaillé que Bertoni, pour la rédemption des malheureux et des exploités ».

« Pendant plus de trente années, L. Bertoni a semé à pleines mains, traversant la Suisse en long et en large, exposant aux foules, qui toujours l'accueillirent avec enthousiasme, l'idéal libertaire ».

« Peu ont subi comme lui les attaques venimeuses et perfides d'adversaires de mauvaise foi; peu aussi ont subi aussi sereinement la prison, les persécutions policières, les condamnations infâmes, le « passage à tabac », les contraventions, les expulsions ».

« Qui, plus que lui, a tenu tête à la meute du vieux conformisme social-démocrate, au sectarisme bâtard des marxistes de toutes les écoles, aux parasites stipendiés du syndicalisme centralisateur, à la perfidie insigne des communistes dernier modèle »?

« Qui ne se souvient des retentissants procès faits à l'animateur du **Réveil**, depuis celui de la grève générale de 1902 jusqu'à celui dit des « bombes de Zurich », en passant par celui de 1906, pour apologie du régicide? Les magistrats auto-défenses de Bertoni, soulevèrent alors l'admiration de tous et lui amenèrent même le respect des hommes appelés à le juger ».

« Qui a oublié l'agitation en faveur de Sacco-Vanzetti, l'émotion poignante que Bertoni sut créer autour des deux innocents »?

« Qui ne se souvient de sa propagande antifasciste de ces dernières années, et de sa campagne en faveur de la Révolution espagnole »?

Voici trop brièvement résumé l'essentiel de l'apostolat qui fut celui de Bertoni, durant ces quarante années. Il pourra sembler, peut-être, que nous avons tenté ici un dithyrambe excessif de l'homme. Au vrai, nous nous sommes bornés à un hommage sincère et fidèle au vétéran des bonnes batailles, et nous sommes sûrs d'avoir interprété le sentiment de tous ceux qui le connaissent ou l'ont connu.

Sébastien Faure, un autre grand pionnier, nous disait un jour sa sympathie et sa respectueuse vénération, pour l'homme sans peur et sans reproche qu'est Bertoni; il définissait celui-ci comme « **une des valeurs les plus intelligentes de l'anarchisme international** ».

Au terme de ce trop court exposé, que notre cher Louis trouve l'expression du voeu ardent que nous formons pour que de longues années encore, il puisse oeuvrer pour notre idéal. Espérons que sa verte vieillesse verra la réalisation d'un de ses désirs les plus chers : une révolution libertaire balayant le fascisme en Italie et ailleurs.

« L'ADUNATA dei REFRATTARI » rappelait à son tour le 10 août 1940 :

« ... Un bel exemple en vérité, encore plus unique que rare dans l'histoire de notre mouvement international qui pourtant est si riche de caractères d'exception et de gloires authentiques.

« Le journal - plus exactement les deux journaux - : **Le Réveil-Il Risveglio**, qu'il rédige et compose, pour la plus grande part, depuis quarante ans, reflète le caractère de l'homme : soigneux, clair, inébranlable, modeste dans la forme, parfois d'une rigueur excessive dans sa ligne, anarchiste toujours par son esprit, constitue le monument d'une vie exceptionnelle par sa fidélité, sa constance et son abnégation.

« Dans les moments d'effervescence, auand les « étoiles filantes » - comme Henri Tronchet appelle les anarchistes d'une heure ou d'une saison - abondent à l'horizon, et que l'anarchisme devient souvent plus exubérant de pa-

roles que de pensées, de paradoxes que d'actions; alors que de toutes parts surgissent des feuilles grandes comme des draps de lit, arborant des titres ronflants, le **Réveil**, lui, toujours petit, mesuré, insensible aux enthousiasmes aussi courts que faciles, immuable dans sa tenue comme dans son esprit, paraît disparaître sous la cataracte de papier imprimé...

« Maintenant, depuis une année déjà (aujourd'hui il est interdit), il demeure le seul journal anarchiste qui se publie en Europe, exception faite de « **War Commentary** » qui poursuit son existence, assez irrégulièrement à Londres. Le « petit » **Réveil** est en réalité un chêne puissant, fortement raciné dans la conscience des compagnons qui le soutiennent, aussi bien que dans la volonté héroïque de son rédacteur. Ce dernier n'est plus jeune, mais malgré la douleur qui est la sienne devant l'immense tragédie qui l'entoure, il reste solide sur les jarrets à son poste de combat, qu'il tient depuis quarante ans avec une valeur égale à sa modestie. Les seules interruptions à sa tâche vinrent des inévitables vacances qui lui furent octroyées dans les prisons de la libre Helvétie - les seules vacances que se soit accordées Bertoni au cours d'un demi-siècle de vie militante.

« De la profondeur et de la vigueur des racines poussées par Bertoni en sol helvétique, un récent épisode témoigne. La guerre a frappé les populations de tous les pays. Les anarchistes ont eu une contenance fière et digne. Le fait est que la manifestation la plus claire et complète d'opposition anarchiste à la guerre, dont nous ayons eu connaissance, est venue du groupe anarchiste du **Réveil**, avec les discours prononcés par Louis Bertoni et Lucien Tronchet, dans le procès fait à celui-ci, devant le Tribunal militaire, le 6 mars 1940 à Lausanne, et dont les textes furent publiés dans la brochure « Face à la Guerre ».

« De ce long et fécond apostolat, nous sommes profondément reconnaissants au compagnon Bertoni, et nous faisons voeu qu'il continue encore de nombreuses et nombreuses années ».

LA FIN DU « REVEIL » - 24 AOUT 1940.

Le 23 août 1940, un policier remettait à Louis Bertoni une copie de la réponse du procureur général de la Confédération, adressée au Conseiller d'Etat du Département de justice et police du canton de Genève.

Cette communication exposait clairement qu'à la demande du dit Département datée du 16 juillet, le Conseil Fédéral avait pris le 16 août 1940 un arrêté qui permettait de faire cesser la parution du « Réveil » périodique anarchiste.

Le dernier No. du « Réveil » est chiffré 1054. - L'article de tête prévoit la suspension prochaine. Il commence par dire : « Au moment où nous écrivons nous ne savons encore si ce numéro pourra paraître... , et il conclut : « **Nous ne nous résignons point, ayant conçu la vie comme un incessant combat, précisément pour la rendre plus noble, belle et féconde. D'autres ont besoin d'écraser leur prochain, pour croire de s'élever; nous, c'est dans une élévation de tous que nous voyons la joie la plus grande de l'existence humaine** ».

La longévité du Réveil est une chose à peu près unique dans les annales du mouvement anarchiste. Il ne serait guère que le **Libertaire** qui pût se prévaloir d'une carrière aussi longue, mais elle fut coupée de trop d'interruptions pour que l'exemple vaille vraiment.

Il nous faudrait dire encore de quel travail d'édition, Bertoni a doublé sa tâche de rédacteur du Réveil. Les brochures sont innombrables, dans les deux langues, qu'il a mis en circulation. Notre tentation de donner ici, un aperçu bibliographique des éditions de Bertoni, a été grande, mais la crainte d'apporter un travail, par trop incomplet, nous a fait renoncer à notre projet. Bornons-nous à signaler les trois traductions de Kropotkine parues sous les auspices du Réveil : **Parole d'un Ribelle, La Grande Rivoluzione, la Scienza moderna e l'Anarchia**, (on n'ignore pas que le trop célèbre Benito Mussolini collabora aux deux premières); les **Scritti vari**, de Malatesta, et l'important travail de Max Nettlau sur **Bakunin e l'Internazionale in Italia**.

6, Rue des Savoises

L'adresse est familière aux compagnons du monde entier. Beaucoup vivent encore, qui l'apprirent avec le début du siècle.

La rue des Savoises s'ouvre en plein flanc de la Plaine de Plainpalais. Le quartier, il n'y a pas bien longtemps, figurait encore à l'extérieur de la ville. Aujourd'hui même il est beaucoup d'indigènes qui en parlent comme s'il était situé au Kamtchaka. Naguère il constituait un des lieux de prédilection de l'émigration politique fixée à Genève. Les Russes en particulier, étaient nombreux dans les parages. Lors d'un de ses séjours dans la ville, Michel Bakounine habita quelques temps dans une artère voisine, la rue du Vieux-Billard. La population ordinaire est surtout formée d'ouvriers et d'artisans.

Depuis plus de quarante ans donc, Bertoni abrite son **REVEIL** dans la même maison.

Nous voici dans la pièce qui lui tient **lieu tout ensemble** d'atelier, de bureau et de chambre.

Le grenier de la rue Mouffetard, où Jean Grave tenait ses assises, est demeuré célèbre dans nos milieux. L'historiographie anarchiste devra retenir pareillement l'installation de Bertoni. Dès le seuil, un lit de bois, d'aspect rustique retient le regard. Une large planche le convertit dans la journée, en table auxiliaire, sur laquelle s'amoncele la paperasse. Un bahut massif tel qu'on en voit dans les campagnes, complète l'ameublement. Près d'une fenêtre, masquées par le bahut, se trouvent les casses légendaires, derrière lesquelles Bertoni se tiendra de bon matin. . Vingt fois dans le courant du jour, il lui faudra lâcher le composteur, pour aller répondre à un camarade, à un colporteur, à un importun. C'est miracle que dans ces conditions de dérangement perpétuel, il ait pu, sans se relâcher une minute, assu-

mer la confection du **REVEIL** depuis bientôt un demi-siècle.

Des vitrines sont au long d'une paroi, dans lesquelles on peut voir de belles collections de Proud'hon, de Kropotkine, de Bakounine et de tous les auteurs libertaires que Bertoni connaît mieux que personne. Quelques portraits, qui sont pour la plupart ceux des écrivains déjà nommés, occupent les surfaces encore disponibles.

Cette chambre propre, débonnaire, a dû être le théâtre de bien des scènes émouvantes. Combien, certains jours, ont pu murmurer cette adresse du « 6, rue des Savoises » comme celle d'un relais, sinon comme celle d'un hâvre de salut ! Sur ces choses, ce n'est pas de Bertoni qu'il faut attendre des confidences ; mais à ceux qui l'ont vu à l'oeuvre, ne fût-ce que très peu de temps, il est loisible d'imaginer beaucoup. Le kaleïdoskope serait bien curieux, qui montrerait tous ceux qui ont défilé chez lui, depuis l'aube de ce siècle.

Bien qu'il ait dit de lui-même un jour (voir sa défense dans le procès de la grève générale : **Réveil** No 62, 23 novembre 1902), qu'il était beaucoup plus un raisonneur qu'un enthousiaste, Bertoni garde à 70 ans révolus, une fraîcheur et une capacité de s'enflammer, qu'on se prend souvent à envier. Sa froideur apparente est une discipline acquise, imposée tôt à une sensibilité frémissante. Le pathétisme théâtral n'a jamais été le fait de Bertoni, et nous l'aimons mieux comme ça.

Un des moments les plus propices où il convient de saisir Bertoni sur le vif, c'est celui où le journal est bouclé. L'impératif de la besogne immédiate ne pèse plus sur lui et il a, alors, quelques heures d'abandon et de détente, où il fait bon le voir et l'entendre. Sa lecture qui est immense, son expérience qui ne l'est pas moins, lui composent la plus riche conversation qui soit. Les faits qu'il rapporte, les anecdotes qu'il campe nous éclairent mieux que le plus gros des tomes sur les idées



GAGLIARDI, MALATESTA et BERTONI
retour du Congrès de Saint-Imier
(1922)

ou la personnalité de tel ou tel. On ne se lasse pas de l'écouter quand il égrène des souvenirs sur Kropotkine et sur Malatesta. A ce propos, exprimons le voeu qu'il nous donnera quelque jours, ses souvenirs de propagandiste.

Il s'est trouvé, paraît-il, des gens pour faire à Bertoni une réputation d'ascétisme morose. Ceux-là sans doute n'ont-ils jamais entendu rire Bertoni! Car s'il est le plus moral des hommes, il en est certainement le moins « moraliste ».

Le seul éloge que L. Bertoni ait jamais souhaité mériter est celui que lui fit un jour E. Malatesta, en lui déclarant que les camarades qu'il avait formés se recommandaient par leur qualité morale. La préoccupation morale est constante chez Bertoni. Il est significatif qu'au soir de leur vie, Bakounine, Kropotkine et Malatesta aient connu un souci semblable. Une des dérisions sous lesquelles on prétend accabler le mouvement anarchiste, c'est qu'il n'est, en dernière analyse, qu'une école de perfectionnement moral. Ne serait-il que cela qu'il mériterait d'exister.

Une évocation du « 6, rue des Savoises » serait incomplète, et historiquement fautive, si nous ne disions pas ici toute la reconnaissance que nous avons à l'égard de Mme Borsa et de ses enfants pour l'affection dont ils ont entouré notre ami Louis.

L'« antre » du **REVEIL** est en effet intégré dans la plus sympathique des demeures. Ce n'est pas là un des côtés les moins curieux de l'existence de ce journal. Toute autre personne que Mme Borsa se fût vite débarrassée d'un locataire aussi encombrant. Il faut songer que l'appartement a été perquisitionné des dizaines de fois et que les arrestations de Bertoni y furent très fréquentes. Mme Borsa avec crânerie, a témoigné en maintes occasions pour Bertoni aux prises avec la justice. Qu'elle veuille bien accepter aujourd'hui que nous l'associons, elle et ses enfants, à l'hommage que nous avons voulu rendre à notre cher ami Louis Bertoni.

Une page de Berton

Nous aurions voulu donner ici de nombreux textes de notre camarade. Faute de place, nous nous bornerons, aux lignes ci-dessous, extraites d'un article intitulé **L'Anarchisme**, paru dans le **Réveil** du 2 Décembre 1939. Leur actualité s'impose :

Toutes les déclamations pour la guerre ou pour la paix ne servent à rien; le public les écoute indifféremment et continue dans une morne soumission à se prêter à tout ce qui lui est demandé, crainte du pire s'il s'avisait de résister. La période de guerre qui devrait être celle de la tension de toutes les énergies et volontés, en réalité offre le spectacle d'un automatisme, formidable tant qu'on voudra, mais d'où la vie proprement dite est absente. Des machines fonctionnent mais ne vivent pas.

Rien n'est plus bête que cette horreur de l'anarchie, de l'individu ayant sa propre gouverne, au lieu d'être gouvernable, de l'homme décidant lui-même au lieu d'attendre les décisions d'en haut ou du dehors, de l'être conscient et non inconscient en somme. L'humanité ne se distingue de l'animalité que pour avoir atteint un plus haut degré de conscience, mais si elle renonce à s'en servir, à la développer, à l'éduquer, pour se borner à bien comprendre et exécuter des commandements, il n'y a plus de vie morale à proprement parler, mais seulement physique.

Jamais peut-être le monde n'a eu plus besoin du souffle vivifiant de l'anarchisme; jamais la nécessité de briser la règle, la discipline, la loi, n'est apparue plus grande qu'aujourd'hui.

Un des aspects les moins connus de la personnalité de Bertoni est qu'il est aussi poète. Il a passé dix années de sa jeunesse, dans l'étude des plus grands noms des littératures française et italienne. Ses lecteurs savent, du reste, combien il excelle à cueillir la citation rare, pour en fleurir l'article le plus austère. On lira ci-dessous une pièce de vers de notre ami. Nous l'avons laissée dans la version originelle, qui est italienne. La muse de Bertoni était, en ces jours, particulièrement âpre. Notre ami était en effet aux prises avec le juge d'instruction, pour le procès des bombes de Zurich.

INTERROGATORI

— Dite la verità! — m'ha ripetuto
l'illustrissimo giudice istruttore,
avendo come al solito cocciuto
evitato di far l'informatore.

Dite la verità! Non mi rifiuto
a dirla, ma perché tiene in onore
grande il segreto e s'è sin qui taciuto?
Me lo vuole spiegare per favore?

La verità l'ho proprio qui sul gozzo,
ma non la posso dire pel momento
e mi conviene usar linguaggio mozzo;
mentre la vedo con furore intento
a gettar quanti può sassi nel pozzo,
perchè non n'esca e vinca il tradimento.

Louis BERTONI
(prison de Zurich 1918-1919)